



***UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI PADOVA***

***Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari***

*Corso di Laurea triennale in*

*Lingue, letterature e mediazione culturale (L-11)*

***“L’identité fragmentée des gens en exil :***

***Témoignages littéraires de Nancy Huston et Leïla Sebbar”***

***Relatrice***

*Prof. Anna Bettoni*

***Laureanda***

*Maria Chiara Conti*

*n° di matr. 2050044*

*Anno Accademico 2023/2024*



*A te e al mare,  
patria in tutte le patrie,  
che ti dà voce.*



Nous nous secouâmes en essayant de comprendre où nous étions. Ici ? Là-bas ?  
Dans nos oreilles s'éteignait le chuchotement des vagues.  
Non, ce n'était pas la première fois que nous remarquions ce dédoublement dans notre  
vie. Vivre auprès de notre grand-mère était déjà se sentir ailleurs.

ANDREÏ MAKINE,  
*Le testament français*



## **TABLE DE MATIÈRES**

<b>Introduction</b> .....	9
<b>Chapitre 1, La condition de l'exil</b> .....	11
1.1, <i>Introduction à Nord perdu et Lettres parisiennes</i> .....	11
1.2, <i>L'ambiguïté de l'exil : renaissance et redécouverte individuelle</i> .....	13
1.3, <i>L'ambiguïté de l'exil : perte et trahison</i> .....	16
1.4, <i>La fragmentation identitaire des exilés</i> .....	18
<b>Chapitre 2, Le rôle de l'écriture</b> .....	24
2.1, <i>L'expression de la fragmentation identitaire dans l'écriture du soi</i> .....	24
2.2, <i>La reconstruction identitaire à travers l'écriture du soi</i> .....	27
2.4, <i>L'écriture de fiction : le troisième espace</i> .....	31
2.3, <i>Écrire, c'est trahir</i> .....	34
<b>Chapitre 3, La langue de l'exil</b> .....	37
3.1, <i>L'abandon linguistique de la familiarité comme réinvention identitaire</i> .....	37
3.2, <i>Bilinguisme ou 'mi-linguisme' ?</i> .....	39
3.3, <i>Le 'bilinguisme identitaire' de Leïla Sebbar</i> .....	42
3.4, <i>L' 'hétérolinguisme' comme réconciliation identitaire</i> .....	44
<b>Conclusions</b> .....	49
<b>Bibliographie</b> .....	53
<b>Résumé en italien</b> .....	56



## ***INTRODUCTION***

Les thèmes de l'exil et du déracinement ont rejoint une centralité indéniable pendant le XX<sup>ème</sup> siècle. L'époque récente s'est caractérisée par un accroissement de la mobilité des individus : dès les années '60, le nombre de migrants a doublé par rapport à la période précédente (Chemin 2006). Comme il arrive souvent, la littérature contemporaine s'est faite porteuse de ce phénomène (Holmes 2010). Une multitude d'écrivaines et écrivains ont fait de leur condition d'exilés l'un des éléments principaux de leur production, en révélant les implications, humaines et littéraires, d'une vie vécue à la croisée de différents contextes d'appartenance. En analysant l'essai autobiographique 'Nord Perdu' de Nancy Huston, écrivaine canadienne naturalisée en France, et son correspondance épistolaire avec Leïla Sebbar, algérienne de naissance et française d'adoption, collectée dans le recueil épistolaire *Lettres Parisiennes : autopsie de l'exil*, cet étude a pour objectif celui d'observer la transposition littéraire du thème de l'exil et de la fragmentation identitaire des sujets déchirés entre différents contextes culturels, littéraires et linguistiques.

Avant d'entrer dans le détail des productions de ces deux écrivaines et de leur analyse de la condition d'exilées, il faut préciser comment il y a une importante distinction à faire entre une condition d'exil déterminée par des circonstances éternelles adverses et un libre choix qu'on s'est volontairement imposé. Même s'il y a des notables analogies entre les effets produits par ces deux expériences au niveau identitaire, littéraire et linguistique, cette différence, comme il est évident, se reflète de manière substantielle dans la perception des exilés de leur condition. Pour cela, on a choisi, dans cette dissertation, de ne pas s'attarder sur le thème d'un exil imposé, qui mériterait une analyse séparée et bien approfondie dans un différent contexte.

Dès son introduction lucide et désabusée, *Nord Perdu* propose une vision sombre des répercussions subies par les exilés au niveau identitaire à cause du déracinement. Après avoir vécu les premières années de sa vie au Canada, son pays natal, Huston décide de renverser le trajet de son existence en déménageant à Paris à l'âge de vingt ans. L'élection d'une nouvelle patrie dans laquelle poursuivre ses études force Huston à l'abandon de son identité cohérent de non-exilé, en la livrant à une condition existentielle fragmentée et complexe. L'expérience de l'exil se révèle profondément ambiguë. D'un côté, elle constitue pour les individus une façon de fuir le passé, de réinventer sa propre individualité. Cela est particulièrement pertinent, comme on le verra, pour les femmes. De l'autre, le déracinement du berceau de son existence, selon Huston, sera toujours connoté par un sentiment de perte et de trahison. Leïla Sebbar, de l'autre côté, raconte avoir vécu dans une condition d'exil avant même son déménagement, en ayant grandi dans un contexte qui, fortement imprégné de la culture et de la langue des colonisateurs, était bien plus français que arabe. Elle aussi abandonne sa terre natale pour poursuivre ses études et conduit une vie d'exilée à laquelle elle essaie de donner du sens à travers sa production littéraire, inaugurée par la publication de son premier roman complet en 1981.

Ce sont juste cette fragmentation et la nécessité d'y faire face qui conduisent les écrivaines à s'interroger sur le rôle de l'écriture dans l'élaboration d'une identité morcelée. Comme on le verra dans *Lettres parisiennes*, l'exil produit chez les écrivaines le désir de s'interroger sur leur condition et, en même temps, c'est le moyen à travers lequel elles arrivent à y donner du sens. Les ouvrages de fiction ont leur importance aussi, en constituant un troisième lieu neutre dont les écrivaines ne sont ni des enracinées, ni des exilées.

Le choix de Huston et Sebbar d'employer le français comme langue d'élection pour l'écriture de leurs ouvrages constitue un autre élément essentiel pour mettre en lumière la façon des écrivaines d'envisager leur identité. Du point de vue linguistique, il y a de l'ambiguïté aussi. Si, d'un côté, l'emploi du français permet à Huston d'échapper le passé, peut être que c'est dans l'emploi complémentaire des deux langues que réside une vraie opportunité de concilier les fragments de son identité.

L'exil, qu'est-ce qu'il produit chez les individus ? Comment arriver à donner du sens au déchirement identitaire ? Peut, l'écriture, se faire boussole capable de guider les auteurs déracinés à retrouver, si, désormais, le Nord est perdu, un point de repère ? Quelle est la valeur de l'adoption d'une langue étrangère pour exprimer l'expérience de l'exil ? Avec autant d'analogies que de différences, dans leurs ouvrages Huston et Sebbar reflètent sur les effets d'un enracinement dans un différent contexte social et culturel, sur la reconstruction et la compréhension de son identité à travers l'écriture du soi et les ouvrages de fiction et sur l'emploi d'une langue littéraire différente de sa propre langue maternelle. Ce sont celles-ci les trois directrices autour desquelles on va développer cette dissertation.

## ***CHAPITRE 1, La condition de l'exil***

### ***1.1, Introduction à Nord perdu et Lettres parisiennes***

*Nord perdu*, essai autobiographique de Nancy Huston paru en 1999, se développe autour du concept d'une désorientation produite par l'exil. Ce processus, dont le titre de l'ouvrage est une référence explicite, est indiqué par l'expression idiomatique 'perdre le Nord', à laquelle l'écrivaine associe le morcellement identitaire que le déracinement de son pays d'origine et le fait de s'installer dans un différent milieu provoquent chez les

exilés. À partir de son expérience de déracinée, Huston formule des axiomes qui visent à décrire les résultats émotionnels, psychologiques et identitaires, spécifiquement, d'un déplacement géographique si significatif. Ce que décrivent les écrits de Huston, dont la condition de l'exil vécue par l'écrivaine est centrale, est l'idée d'un lien inextricable entre l'identité individuelle et le contexte géographique et culturel d'origine des individus. Quitter sa patrie comporte un changement radical dans l'identité des individus et l'un des éléments auxquels on va prêter une particulière attention est juste la mesure dans laquelle il se produit.

Dans *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil* (1986), les réflexions sur la condition des déracinés ne sont pas le produit d'une réflexion individuelle. Huston utilise son échange épistolaire avec Leïla Sebbar pour élaborer sa condition, comme elle le fait avec *Nord perdu*. Cependant, l'objectif de cet échange épistolaire, qui précède d'une dizaine d'années la rédaction de l'essai autobiographique de Huston, semble n'avoir pas pour objectif l'établissement de principes généraux sur la condition des exilés sur la base de l'expérience de Huston, mais, plutôt, une comparaison honnête et presque intime d'une expérience qui unit les deux écrivaines, en en mettant en relief les similitudes et différences.

Tant Huston que Sebbar ressentent dans leur condition d'exilées une 'instabilité identitaire' (Huston, Sebbar 1986 : 124). Les deux partagent la sensation que l'identité qui leur appartient est double et croisée. Cette fragmentation, qui trouve son origine dans leur déplacement, est en même temps libératoire et limitante, puisqu'elle les oblige à une continuelle réaffirmation de leur appartenance culturelle (Proulx 2000). À cause de la nature morcelée de leur identité, il n'y a aucune forme figée et préétablie à laquelle elles doivent adhérer. En même temps, l'abandon de leur pays d'origine constitue une perte

dans la vie des deux écrivaines. Grâce à ce qui remonte à la surface dans *Nord perdu* et *Lettres parisiennes*, deux textes fondamentaux pour saisir la condition existentielle des déracinés, on arrive donc à comprendre que la nature de l'exil est à la fois inextricable de l'identité des déracinés et profondément ambiguë.

### ***1.2, L'ambiguïté de l'exil : renaissance et redécouverte individuelle***

Une première dimension de l'exil explorée par Huston et Sebban est celle d'une expérience qui permet aux individus une redécouverte identitaire et une réaffirmation de sa propre individualité en contraste avec le contexte duquel on provient. La question de l'exil est particulièrement intéressante du point de vue de la condition féminine (Huston, Sebban 1986). Pour les femmes, qui constituent plus de la moitié des migrants au niveau mondial (Chemin 2006), interposer de la distance entre soi-même et son lieu d'origine peut constituer une façon de se séparer des impositions et des attentes de son milieu de provenance (Holmes 2010). Ce concept fait écho au brillant essai féministe de Virginia Woolf *A Room Of One's Own* (2004), qui théorise la nécessité d'avoir un espace dédié à soi-même, intouchable, pour pouvoir accéder pleinement à une dimension intérieure dont la créativité puisse trouver son origine (Woolf 2004). Sebban semble y faire référence dans une des premières lettres qu'elle adresse à Huston.

J'aurai bien dû fermer la porte, m'enfermer, me coller à ma table, à ma chaise, leurs cris, leurs voix s'ancrent et s'enfoncent dans le quotidien domestique, dans une réalité qui me tient ici [...] à cette maison où je n'ai pas de refuge géographique qui me sépare et me protège... Je sais que je vais poser mon stylo et ranger les feuilles dans la chemise des lettres, pour t'écrire quand je serai seule et ailleurs. (Huston, Sebban 1986 :19)

Conquérir un espace privé qui ne soit pas conditionné par des réalités préexistantes, s'éloigner, métaphoriquement et concrètement, de son contexte familial et social accorde aux écrivaines une majeure liberté de développer leur esprit et leur élan

créateur. Cela se reflète dans l'expérience de Huston. Dans *Lettres parisiennes*, l'écrivaine confie à Sebbar que ce qui lui a permis de découvrir sa voix d'écrivaine, aspect qu'on va explorer ultérieurement tout au long de ce mémoire, est justement 'le petit recul critique' (Huston, Sebbar 1986 : 16) produit par le fait d'avoir abandonné sa vie quotidienne dans un contexte culturel et linguistique familial (Holmes 2010 : 34).

Vivre à l'étranger m'a permis d'avoir, vis-à-vis du pays d'origine et du pays d'adoption, un petit recul critique : je les perçois l'un et l'autre comme des cultures. [...] Ma "venue à l'écriture" est intrinsèquement liée à la langue française.

Huston, également, voit dans son déplacement une renaissance individuelle, la possibilité de réinventer sa personnalité dans l'inconnu et le nouveau. L'expérience de l'exil est toujours connue par l'écrivaine comme 'une invitation aux réinventions identitaires pour se faire peau nouveau' (Massoni Da Rocha 2013). En France, Huston a la possibilité de se dégager de son passé et de se transformer dans une fière, *self-made* femme française (Holmes 2010). Il y a, en fait, un important élément d'autodétermination impliqué par son exil. Dans *Lettres parisiennes*, Huston révèle, par exemple, comment le fait de ne pas parler la langue de son partenaire M. lui permet, d'une certaine façon, de maintenir son indépendance. Il y a un espace, celui de la langue que les deux ne partagent pas, l'anglais, auquel il ne peut pas accéder (Huston, Sebbar 1986). Néanmoins, l'idée que l'exil puisse constituer l'occasion d'une complète réinvention de son identité se révèle, dans l'expérience de Huston, partiellement trompeuse. Bien qu'elle affirme '[s'être choisi] libre et autonome', elle reconnaît dans l'expression de son visage celle de sa grand-mère (Huston 1999 : 68). Ce n'est pas possible de s'affranchir complètement de son identité passée. L'un des passages les plus fondamentaux du processus d'élaboration individuelle impliqué par l'exil est l'acceptation de l'idée que l'identité est le produit de son héritage, des relations avec les gens qui font partie tant du présent que du passé et

dont les traces ne peuvent pas être séparées de ce que l'on est. Comme le dit Huston, l'exil force les gens à faire face au fait qu'une complète réinvention individuelle n'est qu'un 'sale petit mythe' (Holmes 2010).

En outre, si on prête attention aux données autobiographiques qui nous permettent de remonter aux raisons de son déplacement, l'exil acquiert une valeur encore plus radicale dans le parcours existentiel de Huston. Comme on peut le déduire à travers ses essais et en analysant la présence-absence des figures maternelles qui défilent au long de ses ouvrages de fiction, notamment les romans *Instruments des ténèbres* (2005) et *Cantique des plaines* (1993), le rapport avec sa mère est central dans son évolution identitaire et littéraire (Holmes 2010). Quitter le Canada, comme elle l'avait déjà fait en déménageant en Allemagne avec son père après le divorce de ses parents (Huston 1995), constitue, pour l'écrivaine, une façon de se réapproprier d'un destin, et d'un trauma, qui lui a été imposé par le départ inattendu de sa figure maternelle (Holmes 2010). 'Mais non, mais non ! Ce n'est pas toi qui m'as quitté, c'est moi qui te quitte', écrit Huston dans son essai *Désirs et réalités* (1995 : 78). Alors que l'exil qui a suivi la scission de sa famille d'origine, choisi par son père au moment où sa mère l'a abandonnée, a été une expérience dictée par des circonstances extérieures, Huston définit son déplacement à Paris 'un exil joyeusement choisi' (Huston 1995 : 201). L'exil constitue une façon de réécrire et de reprendre possession de son histoire. Et pourtant, les bénéfices de l'exil se révèlent, encore une fois, partiels. Bien que le déplacement offre à Huston la possibilité de se dégager du fantôme de l'abandon maternel, conformément à l'idée qui voit une coïncidence entre le lieu d'origine et un espace maternel, il est évident comment le fait de quitter son pays de province constitue à la fois un moment libérateur, comme on vient de le dire, mais aussi la séparation d'une partie essentielle de son identité (Holmes 2010).

L'abandon de son pays natal et, par conséquent, la séparation de la partie de son identité liée à son contexte d'origine produit un sentiment qui constitue l'autre côté de l'exil et qui détermine sans équivoque son ambiguïté : celui de la perte.

### ***1.3, L'ambiguïté de l'exil : perte et trahison***

*Nord perdu* s'ouvre avec une immédiate constatation sur le rôle de l'exil dans la vie de Nancy Huston. Avant de connaître les raisons qui ont poussé l'écrivaine à rédiger cet essai, avant de savoir qu'elle a déménagé en France à l'âge de vingt ans, on est introduit d'un point de vue théorique et strictement linguistique à une dimension existentielle centrale dans la vie de l'écrivaine, celle de la 'perte du Nord' et de la désorientation. Huston semble établir un strict parallélisme entre l'idée de perdre sa lucidité et la trahison de ses origines. Le chapitre introductif se conclut avec une observation lapidaire et univoque. 'Mon pays c'était le Nord, le Grand Nord, le nord vrai, fort et libre. Je l'ai trahi, et je l'ai perdu' (Huston 1999 : 15). Malgré les possibilités de redécouverte et renouvellement identitaire accordées par la condition de l'exil, ce qui est prédominant dans *Nord Perdu*, évoqué à plusieurs reprises tout au long de l'ouvrage, est un sentiment de manque, de fractionnement, d'inconciliabilité du passé avec le présent. Pour autant que transformatrice et indispensable l'expérience de l'exil puisse se révéler, elle est connotée, selon Huston, par un sentiment de perte et de solitude. Abandonner son pays natal, c'est un acte de trahison contre ses origines, et un choix qui condamne les exilés à une vie double, à une vie de déracinés (Huston 1999).

Sebban, elle aussi voit dans l'exil l'élément de la perte. Tant ses ouvrages de fiction que celles avec un caractère autobiographique se distinguent par la représentation de la frontière entre deux cultures comme une terre marquée par le déplacement (Holmes

2010). Dans *Lettres parisiennes*, l'écrivaine avoue se sentir semblable à un sans-abri. 'Pour moi', écrit Sebbar, 'je n'ai pas de lieu, de terre amicale bienveillante et je ne me sens de place nulle part.' (Huston, Sebbar 1996 : 130). La dimension de l'exil, dans l'expérience de Sebbar, remonte à une période qui est antérieure à son déplacement matériel. Ayant grandi dans une famille de communistes, 'fille d'un père en exil dans la culture de l'Autre, du Colonisateur, loin de sa famille, en rupture de religion et de coutumes, fille d'une mère en exil géographique et culturel', exclue des groupes de 'filles de colons', elle raconte avoir hérité une 'disposition à l'exil' qui lui a condamnée à un sentiment permanent de perte et de solitude (Huston, Sebbar 1986 : 50).

Dans le chapitre auquel Huston a éloquemment donné le nom de *Le Masque...*, l'écrivaine offre une ultérieure perspective sur les répercussions de l'exil. Selon l'écrivaine, choisir de déménager à l'étranger force les individus à 's'installer à tout jamais dans *l'imitation, le faire semblant, le théâtre*' (Huston 1999 : 30). L'exil demande qu'on dissimule sa provenance et, ainsi, qu'on trahisse ses origines pour s'intégrer au pays d'accueil. Toutes ses spécificités culturelles et linguistiques, ses mœurs et la démarche caractéristique de ses habitants, il faut qu'on les adopte. Dans une lettre à Sebbar, Huston avoue que l'une de ses craintes en tant que femme d'origine canadienne déplacée en France est celle de 'ressembler à « une Américaine à Paris »' (Huston, Sebbar 1986 : 13). Elle ne veut pas être comparée aux bruyantes et vaguement inopportunes femmes américaines, puisqu'elle ne se reconnaît pas dans les stéréotypes qu'elles incarnent. En se séparant des 'Américaines à Paris', elle veut revendiquer son sentiment d'appartenance à la culture française. Dans son désir d'être perçue et de se percevoir soi-même pas comme une touriste, mais comme une citoyenne à l'instar des Français autochtones il y a sa volonté de définir son identité, de sortir de l'ambiguïté de cette double appartenance

culturelle. Cependant, malgré qu'elle n'essaie pas de cacher la frustration que cela produit, Huston ne manque pas de manifester fréquemment son attachement aux particularités de son caractère et de sa démarche qui trouvent leur origine dans son passé au Canada et qui ont résisté à son déplacement, comme son accent.

Une autre dimension importante impliquée par l'exil est celle qui affecte l'intégrité du vécu des déracinés. Dans *Nord perdu*, Huston souligne comment l'exil crée une scission entre les différentes parties de la vie des individus. Il marque une distance entre le présent et l'enfance, entre une 'existence ici, et une là-bas' (Huston 1999 : 20). En France rien de ce qui constitue l'imaginaire enfantin de Huston, et qui semblerait familier à des interlocuteurs canadiens, est connu, et dans cette méconnaissance des éléments qui ont constitué une partie essentielle de la vie de l'écrivaine jusqu'à son déplacement Huston a l'impression que c'est son même passé qui s'égare. Il ne vaut pas la peine de le raconter et, donc, il ne survit que dans ses souvenirs.

L'exil, c'est ça. Mutilation. Censure. Culpabilité. Vous communiquez avec les autres en faisant appel soit à la partie enfant de vous-même, soit à la partie adulte. Jamais les deux à la fois. (Huston 1999 : 22)

Ce sentiment de fragmentation est le produit le plus remarquable de l'ambiguïté du déplacement et il est au centre de la réflexion que ce mémoire vise à mener.

#### ***1.4, La fragmentation identitaire des exilés***

Ce qui se produit à travers l'exil est, précisément, une fragmentation identitaire qui est, du moins en apparence, impossible à réconcilier. Avoir quitté le Canada n'a pas rendu Huston exilée seulement en France. S'être éloignée de sa patrie a fait de l'écrivaine une déracinée dans n'importe quel contexte. Dans son ouvrage *Désirs et réalités*, Huston définit la condition produite par le fait de 'vivre déraciné, expatrié' comme un

‘malentendu identitaire permanent.’ (Huston 1995 : 12). Tant en France qu’au Canada, Huston est, en quelque sorte, une exilée. Le caractère permanent de cette condition est l’une des questions que Huston et Sebbar, avec tant des similitudes que de différences, abordent dans leur échange épistolaire.

Une divergence importante dans la façon des écrivaines de vivre leur condition d'exilés se manifeste dans leur rapport avec les différents espaces de la ville et leur attitude face au sujet du voyage. Bien qu'elle ne souhaite pas déménager hors de Paris, Sebbar avoue poursuivre le sentiment de l'exil dans les ‘lieux de circulation’ (Proulx 2000). Selon l'écrivaine, ‘la mobilité de l'exil, [elle] la retrouve aussi là, dans ces papiers instables, fébriles, empruntés dans le désordre aux lieux qui me retiennent dans une ville’ (Huston, Sebbar 1986 : 10). Elle observe comment c'est dans un milieu anonyme et provisoire que son élan créateur rejoint son plein potentiel. En contraste avec cette recherche volontaire d’une condition d’exil dans les lieux publics, Huston raconte associer des sentiments plus contrastés au thème du Voyage.

Les gens vous disent : Ah ! quelle chance vous avez de pouvoir voyager ! [...] D'accord, aller dans un pays étranger c'est souvent intéressant. Mais c'est, aussi, déstabilisant. Angoissant. Déboussolant. [...] Chaque fois que je traverse une frontière, je me rappelle : Ah oui. C'est comme ça. La détresse de l'étranger. (Huston 1999 : 76-77)

C'est juste à la rentrée de son premier voyage à l'étranger qu'elle apprend la nouvelle du départ de sa mère. À cause de cela, dans l'expérience de Huston les espaces transitoires se font toujours écho des derniers temps de la vie de l'écrivaine dont elle n'était pas orpheline de mère (Proulx 2000). Il y a un sens d'angoisse qui s'accompagne aux lieux liminaux. Néanmoins, Huston est elle-même victime d'un irrésistible désir de voyager et de l'attraction pour une sensation d'étrangeté (Proulx 2000). ‘Le Voyage, par tous les moyens de transport possibles, forme la trame centrale de mes rêves heureux et malheureux depuis l'enfance.’ (Huston, Sebbar 1986 : 183). Contrairement à Sebbar, elle

ne recherche pas le sentiment de l'exil dans les espaces publics. Dans *Lettres parisiennes*, Huston exprime sa préférence pour l'écriture dans son studio. C'est dans le dépaysement qui se produit en restant seule dans 'sa maison' que Huston ressent sa condition d'exilée le plus profondément (Huston, Sebbar 1986 : 23). Pour cette même raison, elle a choisi de vivre dans le Marais, un quartier de Paris célèbre pour héberger plusieurs identités culturelles. 'Ici', affirme Huston, 'mon « étrangeité » ne peut jamais s'effacer' (Huston, Sebbar 1986 : 23).

En dépit de cette divergence, il y a des analogies intéressantes dans la façon des deux écrivaines de concevoir leur condition de déracinées. Huston et Sebbar refusent la possibilité d'une pleine intégration au milieu français, en privilégiant l'idée d'une double identité culturelle (Proulx 2000). Plutôt que de subir le sentiment de déplacement produit par leur exil, elles le recherchent. Dans une des derniers échanges de *Lettres parisiennes*, Huston souligne encore une fois le rôle du déplacement dans ses ouvrages et dans celles de Sebbar :

En somme, nous avons besoin d'un pays et de l'autre ; de la différence entre les deux ; le mélange ne nous intéresse pas, il nous effraie. Danger de réunification, comme tu disais il y a déjà longtemps. . . . Sans doute l'avais-tu compris avant moi : l'exil' n'est que le fantasme qui nous permet de fonctionner, et notamment d'écrire. (Huston, Sebbar 1986 : 193)

Cependant, même si le manque d'une complète intégration au milieu français est partiellement motivée par la volonté des écrivaines, ce n'est pas du tout un choix, comme Huston l'observe dans *Nord perdu*. Les mœurs de l'écrivaine, son accent, le fait d'être perçue comme étrangère par les citoyens français excluent la possibilité d'une pleine intégration au contexte de son pays d'adoption. "Vous sentez-vous français, maintenant ?", c'est l'une des interrogations avec lesquelles Huston doit se mesurer le plus souvent (Huston 1999 : 16). Tandis qu'elle perd progressivement le contact avec son contexte

d'origine, Huston ne parvient pas à gagner en France le même degré de familiarité qu'elle avait avec son pays natal. 'Je ne serai jamais aussi français qu'eux', elle affirme dans *Nord perdu*. Cela, dans la perception de Huston, est causé par le fait que, même si on adopte les mœurs et on acquiert des titres et la nationalité français, 'personne ne peut [lui] donner une enfance française' (Huston 1999 : 17). Dans l'enfance se cache le cœur de l'identité des individus, et le fait de ne pas être pas grandi dans le pays dont on a déménagé comporte, donc, l'impossibilité de son complète appropriation d'une identité française.

Une autre dimension dont la fragmentation identitaire des exilés résulte très évidente est celle du retour dans son pays d'origine. Dans le recueil que Huston fait de ses retours au Canada, le sentiment prévalent duquel elle écrit est, encore une fois, une sensation d'étrangeté.

Quel effet produit sur toi le retour en Algérie l'année dernière ? Il faudrait que nous disions, l'une et l'autre, la bizarrerie qu'il y a à « rentrer chez soi » en touriste. (Huston, Sebbar 1986 : 17),

écrit Huston dans une lettre à Sebbar. Faire retour au Canada correspond, pour l'écrivaine, à 'rencontrer l'Ambivalence en personne' (Huston, Sebbar 1986 : 25). Tout se présente à ses yeux comme 'absolument familier' et 'légèrement déplacé' (Huston, Sebbar 1986 : 25). En revenant chez soi, les gens qui appartiennent à sa vie dans le 'grand Nord' remarquent une différence indubitable dans la démarche de Huston. La contamination qu'elle a subi en France, du point de linguistique, psychologique et comportementale, l'a rendue une personne différente, étrangère à son contexte de départ. Ce sont ses différences qui sont plus immédiatement remarquées et, par conséquent, aux yeux de ceux qui sont restés elle est presque plus française que canadienne.

Un exil peut en cacher un autre. La discontinuité géographique peut dissimuler, des années durant, une discontinuité sociale. Par commodité, pour ne pas faire de vagues, vous justifiez tous les malentendus entre vous et votre famille par le "choc des cultures" [...]. Mais, insensiblement, votre âme aussi, et pas seulement votre corps, s'est

éloignée de son point de départ. Et un jour il vous faut reconnaître que vous ne partagez plus les valeurs de ceux qui vous ont [...] noussin dans la chaleur et la complicité de la maison familiale. (Huston 1999 : 24)

Entre Huston et son milieu natal, il y a une difficulté à se reconnaître. L'écrivaine observe le Canada à travers les yeux d'une femme qui a connu 'l'autre' et, au contraire, ceux qui n'ont jamais connu une vie hors du 'grand Nord' ont du mal à comprendre la dualité qu'elle vit. Ses proches, tant en France qu'au Canada, ne comprennent pas la multiplicité et le morcellement identitaire qui constituent une partie si importante de l'existence de Huston. Dans son essai, l'écrivaine s'interroge longuement sur ce sujet. Ce que l'écrivaine met en œuvre pour atténuer la distance interposée entre son passé et son présent est la dissimulation de son identité française maturée pendant l'exil. Il faut que, alors qu'elle revient vivre au Canada temporairement, elle s'oublie de l'importance de la nouvelle vie qu'elle a construite pour elle-même avec 'sa forme, son contexte, ses préoccupations, ses passions, ses ambitions et ses espoirs' (Huston 1999 : 27). Dans ce processus, une fois encore, on commence à perdre le Nord. Il semble donc être une quête presque impossible, celle de faire coexister les différents morceaux de son identité : le Canada avec la France, l'anglais avec le français, le passé avec le présent, l'enfance avec la vie adulte. Il faut que Huston porte à la fois son identité de femme canadienne, à la fois celle de française d'adoption. Au moment de ses retours momentanés au Canada, une réintégration est possible à la condition qu'elle 'passe sous silence le fait que depuis un quart de siècle [elle a] une vie de l'autre côté de l'océan' (Huston 1999 : 27). Cette stratégie se révèle être une solution temporaire imparfaite. Grâce à cette séparation, Huston arrive à coexister avec les deux contextes auxquels elle appartient, mais elle ne parvient pas à mettre en œuvre une réconciliation des différentes parties de son identité, ni à en saisir la nature.

Si, en même temps, elle n'est pas ni complètement française ni, désormais, pleinement canadienne, c'est qui, Nancy Huston ? Son identité, par quoi est-elle constituée ? Où se cache son soi le plus authentique ? En dépit du dépaysement duquel l'écrivaine semble être victime et qui est souvent mentionné dès les premières pages de *Nord perdu*, on a l'impression que l'écrivaine, à fur et à mesure que le texte se développe, arrive à formuler des réponses à ses interrogations. La conclusion que Huston semble rejoindre est l'idée que l'identité est le résultat du mélange des milieux qu'on a habités. Sa nationalité canadienne, l'anglais, sa langue maternelle et les premières années de sa vie représentent le moment initial du 'soi' et c'est avec l'adoption d'une différente appartenance géographique et culturelle, des mœurs nouveaux, de la langue française et par la distance entre sa vie adulte et son passé qui se produit une fracture identitaire à partir de laquelle trouvent leur origine des nouvelles nuances de son individualité. De la perspective de Huston, le fait d'être caractérisés par une nature multiple et morcelée est une condition qui rassemble tous les êtres humains. Néanmoins, tandis que les changements auxquels les gens qui n'ont pas choisi, où ne sont pas été obligé à poursuivre, une vie d'exil font face tout au long de leur vie suivent une évolution plus au moins naturelle et progressive, les déracinés sont condamnés à un sens de 'vertige' (Huston 1999 : 108) qui les oblige à s'interroger sur leur existence, sur le choix de bouleverser leur vie en abandonnant son pays d'origine et à imaginer ce qui pourrait arriver s'ils étaient restés chez soi. Ce que Huston observe est, précisément, le fait que, bien qu'un éloignement du passé et de l'enfance soit une expérience commune à la plupart des gens, les exilés, du moment que leur condition est exacerbée, sont plus conscients de cette fragmentation qui se produit chez les individus. Dans le chapitre 'Orientation' de

*Nord perdu*, Huston révèle comment l'objectif de son ouvrage est celui de rendre manifeste le fait que

l'expatrié découvre de façon consciente (et parfois douloureuse) un certain nombre de réalités qui façonnent, le plus souvent à notre insu, la condition humaine. (Huston 1999 : 19)

Pour les expatriés l'écart est plus extrême, puisqu'il est marqué pas seulement par le passage du temps et des choix de vie 'ordinaires', un mariage, un travail, la naissance d'un enfant, mais par le fait d'habiter dans un contexte social, culturel et linguistique différent de celui dont ils sont grandis. Il n'y a pas de points de repère pour les déracinés, et c'est à eux de garder ensemble les différentes parties qui constituent leur identité. C'est dans ce cadre que l'écriture, en particulier l'écriture du soi, avec son exploration de la subjectivité des écrivains, révèle son potentiel de jouer un rôle essentiel.

## ***CHAPITRE 2, Le rôle de l'écriture***

### ***2.1, L'expression de la fragmentation identitaire dans l'écriture du soi***

L'un des aspects les plus remarquables de l'analyse que Huston fait du morcellement identitaire produit par les influences de différents milieux géographiques, linguistiques et sociaux est sa réflexion sur la littérature comme moyen de remanier et de donner la parole à cette fragmentation. Dans *Nord perdu*, Huston élabore l'idée que chaque personne est divisée entre une multitude de 'personnes différentes' qu'on identifie avec le 'moi' (Huston 1999 : 106). Ce qui façonne les individus sont les relations sociales, la vie professionnelle, les idées politiques, les ambitions et les loisirs. Tous ces aspects qui constituent le 'moi' peuvent, parfois, comme l'observe Huston dans les dernières pages de *Nord perdu*, se heurter les uns avec les autres. Et pourtant, se livrer totalement à cette multiplicité 'c'est sombrer dans la folie' (Huston 1999 : 106). Il devient donc une

nécessité, dans la vie quotidienne, de poser des limites aux manifestations de son identité. En réponse à cela, ce que la littérature fait, selon Huston, est d'accorder aux individus la possibilité de rejeter ces limites en explorant toutes les différentes nuances de cette fragmentation. Elle affirme comment

La littérature nous autorise à repousser [les limites que nous assignons à notre existence], aussi imaginaires que nécessaires, qui dessinent et définissent notre moi. En lisant, nous laissons d'autres êtres pénétrer en nous, nous leur faisons de la place sans difficulté - car nous le connaissons déjà. (Huston 1999 : 107)

Dans leur vie quotidienne, il est presque impossible d'arriver à donner un portrait du soi qui soit fluide et multiple et pas cristallisé dans une apparence figée et univoque. Au contraire, c'est dans la nature même de la composition littéraire non seulement de permettre une représentation de la fragmentation des individus, mais de l'encourager aussi.

Dans une série de portraits intitulée *Douze France* qui fait fonction de conclusion à l'essai *Nord perdu*, Huston présente les différents aspects qui caractérisent son identité. À travers cette séquence de brefs chapitres, l'écrivaine se peint, tout à la fois, comme une femme monumentale, fantasmique, opaque. Elle est dragueuse, théoricienne, féministe, gauchiste, conformiste, cosmopolite, banale, profonde. Cette série illustre la façon dont la littérature permet aux écrivains d'exprimer des nuances parfois contradictoires de leur identité. Alonso Juarez observe comment l'éloge que Huston fait de la littérature se structure autour de sa capacité de 'dépasser les limites des différentes nuances de son identité' et de permettre 'aux romanciers (et aux lecteurs, selon Huston) de ne pas se contenter d'une identité conférée à la naissance' (Alonso Juarez 2021 : 404). Dans l'espace d'une dizaine de pages, on connaît Huston comme une citoyenne étrangère frustrée par la capacité linguistique de ses enfants, des francophones bien meilleurs que ce qu'elle ne pourrait jamais l'être ; elle se présente comme jeune femme dans les rues de

Paris, elle se décrit dans un routinier état d'ennui, signe remarquable de son intégration au milieu français. On arrive à connaître, grâce à la mise en littérature de son identité, des aspects de la vie de Huston que, tout comme son identité canadienne alors qu'elle vit en France et son identité française lors de ses séjours dans sa terre natale, on n'arriverait pas à saisir.

Cette réconciliation des différentes parties de son identité réalisée dans un espace littéraire, cette possibilité de fuite accordé par l'écriture, avaient été anticipées dans *Lettres parisiennes*, dont Huston et Sebbar développent une discussion sur de la manière dont l'écriture, notamment l'écriture du soi véhiculée à travers une forme épistolaire, peut se faire remède à une identité fragmentée. Sebbar observe comment dans l'espace de l'écriture, tant autobiographique que de fiction, comme on va l'analyser ci-après, il est possible pour eux d'être à la fois tant canadienne et algérienne que françaises (Huston, Sebbar 1986).

Ainsi qu'accorder la possibilité aux écrivains d'exprimer des nuances de leur fragmentation qui, normalement, n'auraient pas la chance de se révéler à travers leur production littéraire, l'écriture permet aux auteurs déracinés de combler les vides des chemins qu'on n'a pas suivis (Huston 1999). Dans *Nord perdu*, Huston explique comment sa production littéraire lui accorde la possibilité de donner vie à toutes les expériences existentielles auxquelles elle a dû renoncer (Huston 1999). Encore une fois, cette dimension, commune à la plupart des individus, est exacerbée par sa condition d'exilé.

Chaque exilé à la conviction, profondément ancrée dans son subconscient tout en étant régulièrement dénoncée comme une aberration par sa conscience, qu'il existe une partie de lui-même, ou pour mieux dire un autre lui-même, qui continue de vivre là-bas.  
(Huston 1999 :109)

Grâce à ses textes, Huston peut surmonter l'étouffante étroitesse d'une seule vie à vivre.

Dans *Nord perdu*, elle décrit le 'soi' qui n'a pas décidé de quitter sa patrie et qui a continué

à vivre au Canada (Huston 1999). Même s'il n'y a pas une correspondance réelle à cette version de Nancy Huston, elle habite le papier sur lequel elle est décrite et donc, au moins en partie, elle existe. Il y a un degré de liberté accordée par la littérature qui fait écho à l'immense liberté des individus 'd'aller ailleurs et d'être autrui dans [leur] tête' (Huston 1999 : 105) et qui leur accorde, donc, la possibilité de donner une voix pas seulement aux nuances cachées de leur identité, mais à toutes les identités auxquelles ils ont dû renoncer aussi.

Ayant observé comment l'écriture du soi peut se révéler essentielle pour la réunification et la mise en lumière des fragments identitaires des déracinés qui seront, autrement, laissées à l'écart, il est important de considérer, aussi, comment elle constitue pour les écrivains une façon d'accepter cette fragmentation et de réfléchir sur sa propre condition d'exilés.

## ***2.2, La reconstruction identitaire à travers l'écriture du soi***

En analysant l'œuvre de Huston et Sebbar, on peut retracer un strict lien entre le développement de la production littéraire des deux écrivaines et la séparation de leur terre natale. Dans *Lettres parisiennes*, Huston et Sebbar s'accordent à associer la naissance de leurs élans littéraires au moment où elles ont quitté leur pays d'origine pour déménager en France. (Proulx 2000). Dans les dernières pages de *Lettres parisiennes*, Huston souligne le rôle crucial joué par le déplacement dans les œuvres des déracinés. 'L'«exil» n'est que le fantasme qui nous permet de fonctionner, et notamment d'écrire.' affirme l'écrivaine (Huston, Sebbar 1986 : 193). La condition d'exilées qu'elles habitent est ce qui génère leur élan créateur et, en même temps, la littérature constitue la dimension à travers laquelle elles essaient de lui donner du sens.

Tout au long de leur correspondance épistolaire, les deux écrivaines développent une réflexion métalittéraire sur les possibilités d'employer la forme épistolaire pour exprimer leurs préoccupations identitaires. Pour Sebbar, il est nécessaire de faire usage de cette forme littéraire pour y arriver (Huston, Sebbar 1986). Proulx suggère comment c'est la nature même de l'écriture des lettres qui permet une meilleure expression des questions concernant l'identité des individus (Proulx 2000). En même temps, cette forme littéraire sollicite l'interaction avec un 'autre' qui se fait représentant tant de ce qui existe hors du soi que de la relation avec la réalité hors de l'individu, et elle constitue un moment où l'écrivain peut se plonger dans son intériorité, un élément indispensable de la compréhension et de la communication de son monde émotionnel et de ses raisonnements aux autres (Proulx 2000).

Grâce à l'écriture, Huston et Sebbar parviennent à se situer par rapport à leur identité et à la façon dont elles sont perçues par les autres (Proulx 2000). Avec sa production littéraire, Sebbar se réapproprie de la requête qui lui est présentée par la réalité qui l'entoure de continuer à se narrer en relation à ses origines algériennes (Proulx 2000). Elle décide, dans ses textes, de s'identifier comme une femme 'croisée' et 'métisse' plutôt que comme 'immigrante' et 'Beur' (Huston, Sebbar 1986). Cette distinction lui permet de souligner la complexité de sa condition, en mettant en lumière tant les limites que les libertés accordées par le fait d'être une déracinée. À travers l'écriture, Sebbar peint, pour ses lecteurs et pour soi-même aussi, une image précise de la façon dont elle veut être perçue. Elle choisit d'élaborer sa propre idée du métissage, en expliquant les implications de son appartenance culturelle sur son identité (Proulx 2000). Tandis que, avec *Douze France*, l'intention de Huston était celle de montrer la gamme des nuances produites par sa fragmentation identitaire, Sebbar utilise son écriture pour définir une identité qui est,

souvent, mal comprise par les autres. Ce qu'elle met en œuvre est une réappropriation de ses origines, de sa condition de femme croisée et déplacée (Proulx 2000).

Huston aussi réalise, à travers ses ouvrages, une reconquête de son passé. Cependant, il y a des différences fondamentales entre son procédé et celui de Sebbar. En fait, ses motivations ne sont pas de nature ethnique et sociale et les destinataires de sa réélaboration ne sont pas strictement ses lecteurs. Au contraire, les raisons de cette réappropriation plongent leurs racines dans le rapport entre l'identité de l'écrivaine et son passé canadienne (Massoni da Rocha 2013). En outre, le processus de réécriture, plutôt que pour expliquer son identité aux autres, est essentiel pour l'élaboration de la vie intérieure de l'écrivaine. Pour cette raison, l'un des acteurs fondamentaux de l'écriture dans l'expérience de Huston est la mémoire individuelle (Massoni da Rocha 2013). 'À travers ses textes', écrit Massoni da Rocha, 'Nancy Huston se permet de peindre de nouvelles couleurs un passé abandonné et se réapproprie son histoire' (Massoni da Rocha 2013 : 52). Pour l'écrivaine, l'écriture constitue la possibilité de récupérer les lieux de son passé et les étapes de sa vie. Cela est rendu possible dans une large mesure par l'analyse des enjeux mémoriels.

La mémoire est un témoignage clair de la coupure qui sépare le passé de l'écrivaine au Canada et sa nouvelle vie en France. 'Ayant choisi de quitter son pays natal dès sa tendre enfance, Huston a construit sa mémoire par le biais du départ, de la rupture, de la déambulation', suggère Massoni da Rocha (Massoni da Rocha 2013). Elle sert également comme moyen de réaffirmer des expériences qui ne trouvent pas des correspondances dans le milieu dans lequel Huston s'est installée. 'Même si je n'en parle jamais', elle raconte, 'je garde [mon passé] quelque part enfoui au fond de mon cœur, de ma mémoire, je ne puis le perdre' (Huston 1999 : 21). Les plusieurs nuances qui

constituent l'identité des individus, en particulier de ceux qui vivent déracinés de leur contexte d'origine, sont gardées dans les souvenirs et, par conséquent, les égarer constitue une perte identitaire. Dans *Nord perdu* Huston réfléchit sur la façon dont les souvenirs des années précédents à son déménagement contribuent à ramener à la vie son passé dans son pays natal et, en même temps, comment la faute d'une mémoire partagée avec les gens qui ont rejoint sa vie en France a tendance, au contraire, à éloigner son contexte d'origine de sa vie en France (Huston 1999). Du moment que personne ne connaît ce qu'elle était au Canada, les choses qu'elle aimait, les gens qu'elle fréquentait, ses souvenirs cessent d'être pertinents aux yeux des autres et ils risquent de disparaître.

Depuis un quart de siècle, ces souvenirs-là n'étaient animés par rien dans ma vie française. Aucun paysage, individu, événement ne déclenchait le signal électrique de leur rappel, de leur réveil. Et donc, tout doucement, et sans que je m'en aperçoive, ils s'étaient éteints. (Huston 1999 : 99)

'Contre l'oubli' observe Massoni Da Rocha, 'il est nécessaire de faire émerger les forces du souvenir, il faut parler, remémorer, partager, mettre à jour ce qui pourrait autrement disparaître' (Massoni Da Rocha 2013 : 52). A cet égard, l'écriture peut se révéler une manière efficace de les figer, de les imprimer sur une surface concrète et tangible ainsi que son passé, et avec lui les fragments identitaires qu'il porte en soi, ne puissent pas être compromis par le passage du temps. C'est dans cette idée que pourrait se cacher la raison qui a amené l'écrivaine à la décision d'insérer dans *Nord Perdu*, sous forme d'anecdotes, des expériences significatives de la formation de son identité double. Dans son ouvrage sur l'exil, bien plus narrative que l'on s'attendrait d'un essai, Huston raconte certains épisodes de son enfance au Canada, elle ramène des conversations, elle illustre en détail le rendez-vous qui a déclenché sa réflexion sur la perte des souvenirs. Même un ouvrage comme *Nord perdu*, qui a pour objectif le développement d'une analyse plutôt objective de la condition vécue par les déracinés, se fait porteur des souvenirs et des recueils du

passé de l'écrivaine. Paul Ricoeur observe comment c'est justement à travers le travail de l'écriture qu'il est possible de traduire le travail de la mémoire (Ricoeur 2000 : 582). La narration a la fonction d'organiser de façon organique et conséquentielle l'enchevêtrement des souvenirs et des fragments du passé. C'est précisément cette conviction, comme on l'a vue dans l'exemple des recueils autobiographiques présents dans *Nord perdu*, qui guide le travail littéraire de Huston. Elle fait face à la coupure et à la fragmentation produites par le déplacement en faisant confiance dans la capacité de la littérature de lui permettre de contrôler le flou de sa vie de déracinée et de lui donner du sens grâce à la récupération et à la transposition de ses souvenirs (Massoni da Rocha 2013 : 54). Cela n'est pas une dynamique limitée à l'écriture autobiographique. Tant dans l'expérience d'écrivaine de Huston que dans celle de Sebbar, même l'écriture de fiction constitue un espace fertile pour l'élaboration du soi, notamment grâce à sa capacité de constituer un troisième lieu neutre dont les écrivaines puissent se situer.

#### ***2.4, L'écriture de fiction : le troisième espace***

La séparation de son pays d'origine est ce qui produit, tant chez Sebbar que dans l'expérience de Huston, la nécessité de créer un nouveau lieu d'appartenance. Comme on l'a vu en analysant le morceau de *Lettres parisiennes* dont Sebbar déclarait apprécier les espaces liminaux, tant dans leur vie quotidienne que dans leur production littéraire, les deux écrivaines recherchent les mêmes caractéristiques de l'exil qu'elles habitent, puisqu'elles y trouvent une familiarité rassurante. La perte de leur terre d'origine amène Huston et Sebbar à la création et à la validation d'un nouveau, intacte territoire qui puisse devenir pour elles un contexte familial et domestique. Cette troisième dimension est celle de l'écriture. 'Ma seule terre, c'est l'écriture', affirme Sebbar (Huston, Sebbar 1966 :

123). Huston lui fait écho, en déclarant avoir accepté d'habiter la 'terre' qu'est l'écriture' (Huston, Sebbar 1996 : 129). L'espace de fiction, en fait, représente un lieu neutre qui ne correspond ni à leur pays d'origine ni à la France, et qui, en même temps, constitue une réalité capable de réunir les deux. Il représente une dimension qui se situe hors de l'ordinaire, au-delà des circonstances vécues par les déracinés (Holmes 2010 : 41). L'idée que la littérature soit une dimension habitable de la vie des écrivains, et des lecteurs aussi, fait écho à la conception du lien entre vie et littérature de Romain Gary, célèbre auteur français originaire de Vilnius qui partage avec Huston et Sebbar sa condition de déraciné. Ce n'est pas étonnant, en face à cela, que c'est juste avec une citation à Romain Gary que Huston décide d'ouvrir son essai *Nord perdu*. Gary, qui voit dans l'écriture une partie également concrète de l'existence que la vie hors de la littérature, considère que c'est dans la fiction que réside la vraie essence de l'existence des individus (Gary 1965). L'apogée du réalisme est, précisément, la combinaison entre fiction et réalité (Gary 1965).

On peut donc affirmer que les ouvrages de fiction constituent un terrain fertile pour l'élaboration, de la part des écrivains, de leur condition. Bien que la plupart des ouvrages de fiction soient de toute façon intrinsèquement liés à leurs expériences autobiographiques, la neutralité du territoire littéraire fictionnel permet d'accéder de manière plus efficace et directe aux troubles de leur condition (Huston 2008). La fictionnalisation est véhicule, à la fois, d'un plus véritable recueil du soi. Cela se reflète de manière intéressante dans l'expérience de Sebbar. C'est grâce à sa production littéraire, en fait, que Sebbar parvient à surmonter sa résistance à faire retour dans sa terre natale. Dans *Lettres parisiennes* elle explique comment c'est à travers l'écriture de son roman *Shérazade* (1982) qu'elle a pu faire retourner en Algérie en 1982 (Huston, Sebbar 1986). 'Elle a été ma complice, Shérazade, fugueuse de roman, pour ce retour au pays natal'

explique l'écrivaine (Huston, Sebbar 1986 : 79). *Shérazade*, roman de formation publié en 1998, raconte l'histoire d'une jeune algérienne déplacée en France qui, partagée entre l'Europe et l'Afrique, est en quête de son identité. Grâce à l'expérience de sa protagoniste, Sebbar s'approprie une partie de son histoire et de son passé. Le procédé de l'écriture met en œuvre, dans l'esprit de l'écrivaine, un processus d'élaboration qui produit un changement réel dans sa façon de concevoir son rapport avec son pays d'origine. Elle rejoint une maturation individuelle à travers l'évolution vécue par sa protagoniste. En même temps, elle raconte comment elle 's'[est] arrêtée avant le pays natal, le vrai, le seul lieu de l'Algérie qui ait été fondateur pour [elle]' (Huston, Sebbar 1986 : 79). *Shérazade* rejoint l'Algérie contemporaine, elle réussit dans ce que Sebbar, qui ne parvient à visiter que la capitale de son pays d'origine, n'arrive pas à accomplir (Huston, Sebbar 1986). On voit dans cela comment l'écriture peut constituer une façon d'élaborer sa condition existentielle tant de façon pratique que de façon purement littéraire et mentale. À travers *Shérazade*, Sebbar expérimente un retour en Algérie qui ne serait pas autrement possible.

Il y a un autre élément qu'il faut prendre en considération en analysant le rapport entre l'écriture et les déracinées et qui peut être découvert dans la dynamique entre Sebbar, sa terre natale et *Shérazade*. Les motivations qui nourrissent la réticence de l'écrivaine à revenir en Algérie, en fait, résident dans la peur de ne pas retrouver dans son pays natal et dans les villages de son enfance l'imaginaire qu'elle a construit dès son départ à partir de ses souvenirs. Cette dimension de mystification du passé et de la réalité de son pays d'origine est un élément fondamental dans l'étude des effets de l'écriture du soi sur la quête identitaire des auteurs.

### *2.3, Écrire, c'est trahir*

La mémoire, comme on vient de l'observer, est un élément qui joue un rôle déterminant dans la fragmentation identitaire des exilés, surtout quand ils s'approchent à l'écriture avec l'intention de donner du sens à leur histoire personnelle. Puisque l'identité linguistique, le milieu social et les habitudes de Huston sont remises en discussion et elle-même change et construit pour soi-même une vie nouvelle en s'éloignant de son passé, l'écrivaine exprime le désir que sa mémoire soit un 'terrain sacré' qu'on ne puisse 'ni envahir ni dénaturer' (Huston 1999 : 96). Néanmoins, elle observe comment cela, c'est impossible. La mémoire n'est pas une dimension figée et immuable (Huston 1999). Les souvenirs sont soumis au passage du temps, menacés par l'oubli et la négligence. La mémoire, comme le récite le titre du chapitre que Huston y dédie, est 'trouée', imparfaite (Huston 1999 : 96). Cela déclenche une série d'interrogations. Quel type d'histoire on édifie à partir de la mémoire ? Si la mémoire est fallacieuse, qu'est-ce qui se passe avec les recueils autobiographiques qu'on construit en utilisant des souvenirs dont on ne peut pas vérifier la fiabilité ? Et est-ce que ce manque de fiabilité est-elle délétère pour la reconstruction de son histoire ? Il n'y a pas de réponses univoques à ces interrogations. Eakin soutient comment, pendant le vingtième siècle, les auteurs ont commencé à mettre en œuvre un changement dans la façon classique de concevoir la vérité autobiographique (Eakin 1985). L'idée qui a commencé à s'implanter dans le genre voit dans la fiction un élément inséparable de la vérité de n'importe quelle vie et elle fait intrinsèquement partie de l'expérience humaine. La mémoire n'est plus perçue comme le berceau d'un passé inviolé. Au contraire, elle agit toujours avec l'imagination pour construire l'acte autobiographique (Eakin 1985).

En analysant la dimension fictive de l'écriture autobiographique dans *L'espèce fabulatrice*, Huston affirme que 'notre mémoire est une fiction' (Huston 2008 : 25). Il est nécessaire d'accepter le fait que mettre sur papier les souvenirs pour garder la mémoire correspond, du moins partiellement, à les trahir. Entre le passé et le présent s'introduit un inévitable degré d'idéalisation, où de dévaluation, qui rend impossible de transposer fidèlement les événements de sa vie. On finit par construire une version idéalisée, où démonisée, de la réalité qu'on a vécue. Dans le cas de Huston, l'écrivaine ne produit pas une description objective de son passé (Massoni da Rocha 2013). À travers ses textes, 'Nancy Huston essaie de faire correspondre certaines facettes d'elle-même à la recherche d'une coexistence moins angoissante entre le Canada et la France.' (Massoni da Rocha 2013 : 53). L'exil met Huston dans la condition de remanier et de resignifier, dans l'espace littéraire, son héritage et son enfance canadienne (Huston 2006). Massoni da Rocha observe comment, dans son roman *Cantique des plaines*, Huston n'offre pas une peinture réaliste de sa terre natale (Massoni da Rocha 2013). Le Canada qui est présenté aux lecteurs tout au long du roman est, au contraire, imprégné de l'imaginaire de l'écrivaine, de ses souvenirs et de sa perception rétrospective. Ce que Huston fait dans ses ouvrages est de raconter la terre que ses yeux d'enfant et d'adolescent percevaient et, en même temps, elle la décrit à travers la distance qui la sépare du Canada, filtrée par les réflexions et les remaniements qu'elle a opérés après son déménagement.

Nous pouvons reconnaître que l'Alberta repris dans le roman *Cantique des plaines* paru en 1993, n'est rien d'autre qu'un Alberta imaginaire, forgé dans la fiction et courbé aux désirs inquiets et fabulateurs de Nancy Huston. Dans la concrétisation de ce voyage expérimenté avant l'écriture de *Cantique des plaines*, Nancy a trouvé d'immenses lacunes entre ses souvenirs et la réalité qui l'entourait. (Massoni da Rocha 2013 : 57)

Il est impossible de séparer la réalité objective de la réalité subjective vécue par l'écrivaine pendant sa jeunesse. L'écriture du son passé, dans le cas de Huston, est,

dès le début, condamné à s'éloigner de la dite "réalité". Non seulement parce qu'il s'agissait d'une écriture basée sur une mémoire fragmentaire nourrie par la distance et ses possibilités, mais, surtout, parce qu'elle avait l'intention de réécrire un passé, de le réinventer, de forger un passé différent de tout ce qu'il avait été. (Massoni da Rocha 2013 : 57)

Avec la réécriture de son histoire personnelle, Huston met en œuvre parfois un retour à la terre de ses origines, parfois un éloignement de ce même espace (Sing 2004), démonstration supplémentaire de l'ambiguïté produite dans la vie de l'écrivaine par son exil. Dans *Lettres parisiennes*, Huston explique comment, pendant un de ses séjours au Canada, elle a découvert une réalité bien plus diversifiée et complexe que celle qu'elle avait peinte dans sa première description de son pays natal (Huston, Sebbar 1986). Elle doit faire face à la réalisation qu'elle a associé un inévitable degré de fabulation au processus de l'écriture de son histoire personnelle (Massoni da Rocha 2013). À ce phénomène contribuent aussi les trous qui fragmentent les souvenirs et à la capacité de la littérature de les remplir (Le Goff 1988). La littérature autobiographique, en fait, répond souvent au besoin des individus de lire une continuité dans son passé, une trajectoire qui soit le plus possible linéaire, mais cela se heurte à une représentation réelle et fiable du passé.

L'écriture, donc, bien qu'elle soit un moyen souvent très efficace dans l'élaboration de la condition de l'exil, peut se révéler partiellement trompeuse. La réconciliation des fragments de l'identité des auteurs est, parfois, plus fictive que réelle, puisque souvent la narration des différents contextes plonge ses racines dans une mémoire inconsistante et subjective par nature. Un élément plus objectif qui intervient dans l'élaboration de la fragmentation identitaire des gens en exil, qui non seulement l'explique, mais qui contribue à la réconcilier aussi, est celui de la langue. C'est juste le choix des auteurs exilés d'employer une langue littéraire autre que leur langue d'origine

et les effets produites par cela qui constituera l'objet de l'étape conclusive de cette dissertation.

### ***CHAPITRE 3, La langue de l'exil***

#### ***3.1, L'abandon linguistique de la familiarité comme réinvention identitaire***

Le procédé de réinvention identitaire qui se produit lors de l'exil et qu'on a décrit au début de cette dissertation est rendu possible dans une large mesure grâce à l'adoption d'une langue autre. Lors de son déménagement en France, le français permet à Huston de réinventer son identité. Dans son recueil *Désirs et réalités*, l'écrivaine affirme sans équivoque comment une langue étrangère correspond à une nouvelle identité ; 'l'autre, l'ancienne,' écrit Huston, 'est jetée à la poubelle' (Huston 1995 : 265). Dans *Nord perdu*, Huston explique comment le fait d'adopter une langue différente de sa langue d'origine lui a permis de se distancier d'une structure linguistique et mentale qui lui était familière au point d'être étouffante (Huston 1999). 'Il est plus facile pour moi étrangère que pour [les gens] autochtones de transgresser les normes et les attentes de la langue française', affirme l'écrivaine (Huston 1999 : 47). En faisant référence à la théorie de l'"écriture de degré zéro" de Roland Barthes (Barthes 1953), professeur d'université de l'écrivaine, Huston développe une réflexion autour des libertés accordées par l'emploi d'une langue autre. Tandis que les locuteurs natifs ressentent une certaine crainte face à une langue qu'ils ont appris à respecter et à travers laquelle ils ont appris à communiquer avec les autres, une langue qu'on a apprise à l'âge adulte permet un plus vaste et libre champ d'action. C'est justement dans l'espace de la langue française que Huston parvient à mettre sur papier des pensées, des dialogues, des séquences qu'elle n'imaginait jamais parvenir à écrire dans sa langue maternelle (Huston 1999). Sa réflexion sur les possibilités du bilinguisme est étayée par Bessy, qui remarque comment 'la distanciation linguistique offerte par la

langue étrangère ouvre un horizon de créativité inexistant dans la seule langue maternelle' (Bessy 2008). Il y a un manque de familiarité, entre l'écrivaine et la langue de sa vie à Paris, qui lui permet de s'approprier et de naviguer dans un espace qui lui serait autrement trop proche et qui serait inévitablement marquée par toutes les connotations et les contraintes impliquées par sa langue maternelle.

Cela, encore une fois, se rattache à l'expérience traumatique vécue par Huston lors de l'abandon subi par sa mère.

L'exil volontaire de Nancy Huston s'accompagne d'un changement de langue. Établie en France, elle choisit d'écrire en français. Ce choix n'allait pas de soi. Même après un très long séjour dans un pays étranger, rares sont ceux et celles qui changent de langue d'écriture. (Klein-Lataud 2004 : 41)

Dans l'essai qu'elle dédie à la langue littéraire de Huston, Klein-Lataud souligne la singularité de ce choix, en légitimant le point de vue de Loraine Day, qui considère que le détachement de sa langue d'origine peut constituer un moyen de se défendre d'un passé traumatique et d'un présent qui est difficile à accepter (Day 2007). Klein-Lataud fait référence à Calvino et à sa conception de la langue maternelle comme d'une dimension intrinsèquement propre aux individus. Il considère que la langue d'origine encore plus exclusive et définitive "que le ventre maternel" et il établit un parallélisme entre la langue et le rapport entre une mère et ses enfants (Bianciotti 2001). Klein affirme comment "Pour Nancy Huston, le choix du français comme langue de création correspond justement à un désir de sortir du « ventre » de la langue maternelle" (Klein-Lataud 2004 : 41). Se séparer de l'anglais symbolise, pour l'écrivaine, se dégager du poids de son absente figure maternelle. Dans *Nord perdu*, Huston rend bien explicite cette inversion dans la relation avec l'anglais et elle affirme comment le français a constitué, pour elle, le moyen pour la pratiquer (Klein-Lataud 2004). "[La langue française] ne me parlait pas, ne me chantait pas, ne me berçait pas, ne me frappait pas, ne me choquait pas, ne me faisait pas peur.

Elle n'était pas ma mère.”, avoue l'écrivaine (Huston 1999 : 64). S'éloigner de sa terre natale et, conséquemment, se dégager de sa langue maternelle constitue pour Huston la mise en œuvre d'une séparation radicale tant concrète que symbolique (Holmes 2010) qui lui accorde un fort degré de liberté individuelle et, dès lors, dans son expression littéraire.

C'est dans ce besoin de liberté qu'on peut retrouver la motivation qui, éventuellement, a poussé Huston à ouvrir sa production littéraire à sa langue maternelle. On peut effectivement constater comment son retour à l'anglais remplit la même fonction qui avait conduit Huston à l'élection du français comme langue littéraire de sa production, du moment que, à cause de la perte de familiarité produite par son déménagement, il contribue à établir une distance entre Huston et la société dont elle vit, en lui permettant d'y imposer un œil plus critique et objectif, en étant dégagée de la rigidité de toutes les structures et formules apprises (Proulx 2000). La perte de familiarité avec sa langue d'origine est donc fondamentale dans l'analyse de la fragmentation identitaire vécue par les déracinés, puisqu'elle ouvre la voie de manière univoque à la nécessité et, en même temps, à la possibilité d'opérer, au niveau linguistique, une réconciliation de ce morcellement. Avant d'enquêter le retour de Houston à sa langue maternelle, c'est précisément le sentiment de cette perte qu'on va analyser.

### **3.2, Bilinguisme ou 'mi-linguisme' ?**

Avant de rechercher les raisons et la forme de cette perte identitaire produite par la fragmentation linguistique, il faut s'attarder sur un détail auquel, tant dans *Lettres parisiennes* que dans *Nord perdu*, Huston donne beaucoup de relief. Dans ses textes autobiographiques l'écrivaine remarque l'attachement à son accent anglais dans l'emploi de la langue française. Il est nécessaire, pour l'écrivaine, de continuer à se situer dans un espace

liminal, à la frontière de deux identités monolithiques. Elle souligne comment elle ‘y tient’ puisqu’‘il traduit la friction entre [elle]-même et la société qui l’entoure’ (Huston, Sebbar, 1986 : 252). Encore une fois, Huston révèle son désir que son nouveau ‘soi’ révèle les nuances d’une identité multiforme.

Néanmoins, bien que Huston recherche, avec son déménagement, un nouveau degré de liberté individuelle qui puisse s’exprimer à travers une identité nouvelle et qui est souligné par son accent, on assiste aussi au danger de perdre, avec l’intégrité du soi, le sens de ce qui c’est que l’individu. Une intégration toujours partielle aux contextes dont Huston habite représente une menace pour sa perception du ‘soi’. ‘Symétrique de l’horreur de l’identité monolithique, surgit l’angoisse de l’éclatement du sujet’, constate Klein-Lataud (Klein-Lataud 2004). Cela est exacerbée par la double nature de la contamination entre les deux langues.

Quand un visage humain passe plusieurs années sous un masque, il a tendance à se transformer. Non seulement il vieillit mais, à force de manquer de lumière et d’oxygène, il devient blême, flasque, bouffi. Vous retournez *là-bas* et les gens n’en croient pas leurs oreilles. C’est ça, ta langue maternelle ? T’as vu l’état dans lequel elle est ? Mais enfin, c’est pas possible ! *Tu as un accent ! [...] Parle normalement ! Arrête de faire des fautes ! Arrête de chercher tes mots ! Tu as, tes mots, tu les as avalés avec le lait maternel, comment oses-tu faire mine de les avoir oubliés ? Parle tout droit, enfin, parle naturel, parle anglais !!!!* (Huston 1999 : 39-40)

Lors de son retour dans son pays natal, Huston est confrontée au fait que sa langue maternelle n’est pas restée intacte, à la suite de son exil. Elle ne maîtrise parfaitement ni la langue française, puisqu’il y aura toujours un degré d’étrangeté par rapport à une langue qu’on a apprise après l’enfance, ni sa langue maternelle, avec laquelle elle a, à cause de son déménagement, perdu la familiarité. Dans *Nord perdu*, Huston exprime clairement que, avec son bilinguisme, s’accompagne précisément ce sentiment de perte.

L’acquisition d’une deuxième langue annule le caractère ‘naturel’ de la langue d’origine - et à partir de là, plus rien n’est donné d’office, ni dans

l'une ni dans l'autre ; plus rien ne vous appartient d'origine, de droit et d'évidence. (Huston 1999 : 43)

En vivant hors de sa terre natale, Huston finit par perdre le contrôle complet sur la langue de son enfance. 'Je l'avais délaissée trop longtemps ma langue mère', avoue-t-elle dans *Nord Perdu* (Huston 1999 : 51). L'anglais lui devient de moins en moins naturel et elle se retrouve, plutôt que dans une condition de bilinguisme où elle a le contrôle sur deux différentes langues, dans une situation de 'mi-linguisme' (Klein-Lataud 2004). Elle parle français avec un accent anglais et, en même temps, sa langue maternelle ne lui vient plus à l'esprit avec la complète aisance d'un locuteur natif (Huston 1999). Elle se trouve tant étrangère dans sa langue d'adoption que dans la langue de ses origines et cela finit inévitablement par renforcer sa fragmentation identitaire.

À la perte de familiarité avec sa langue maternelle, s'ajoute la question de la division identitaire produite par l'emploi de ces deux langues. L'intégrité de son identité est éparpillée entre sa double appartenance linguistique. Sa façon de raisonner, de parler et de penser diffère en fonction de la langue dont elle est en train de communiquer (Huston 1999). 'Qui sommes-nous, alors ? si nous n'avons pas les mêmes pensées, fantasmes, attitudes existentielles, voire opinions, dans une langue et dans une autre ?' (Huston 1999 : 52). Pour Huston, avoir accès à une langue comporte une façon différente de regarder et percevoir le monde (Huston 1999). Elle observe aussi comment, puisqu'il y a toujours un degré d'incommunicabilité qui sépare des langues différentes, à cause des éléments qui ne peuvent pas être traduits d'un contexte linguistique à l'autre, si on possède plus d'une 'world view', c'est-à-dire plus d'une langue de référence, on n'en a aucune (Huston 1999 : 51). Pour s'éloigner d'une identité étouffante, elle adopte un 'soi', mental et linguistique, qu'elle n'arrivera jamais à saisir complètement puisqu'il y aura toujours une distance

entre elle et sa nouvelle réalité parisienne et elle finit donc, à travers ce changement au niveau linguistique, pour égarer son intégrité identitaire.

Puisque la langue est, comme on va bien constater en observant l'expérience de Leïla Sebbar, un élément identitaire essentiel, le fait de ne pas posséder une familiarité intime et granitique avec aucune des langues de sa vie constitue, pour Huston, un obstacle à la potentielle réconciliation de sa fragmentation identitaire. C'est pour cela que la réconciliation linguistique, thème qu'on analysera après avoir observé la perspective de Sebbar sur la question linguistique liée à l'exil, peut se révéler centrale dans la résolution de l'identité morcelée des déracinés.

### ***3.3, Le 'bilinguisme identitaire' de Leïla Sebbar***

À cause d'une substantielle différence entre les expériences biographiques et le contexte d'appartenance de ces deux écrivaines, ce dont on a discuté au niveau linguistique jusqu'à ce moment ne s'applique pas de la même façon à l'œuvre de Leïla Sebbar. Néanmoins, il est intéressant d'observer comment on peut retrouver, dans son expérience aussi, un sentiment de perte rattachée à la langue de ses origines, celle parlée par son père. En outre, on peut analyser comment, même dans le cas de Sebbar, sa production littéraire finit par s'ouvrir, afin de faire face à sa multiple appartenance linguistique, à une réconciliation entre le français et l'arabe.

Comme on l'a déjà constaté, dans l'expérience de Leïla Sebbar le lien entre la langue de son père et celle du pays dont elle a déménagé n'est pas assimilable au rapport entre la langue anglaise et la langue française pour Nancy Huston. Sebbar, en fait, fille de père algérien et de mère française, ne connaît pas la langue de son père. La langue de son enfance, le français, est la même de sa vie après son déménagement. Il n'y a pas une

dimension linguistique de laquelle elle doit se séparer en abandonnant son pays natal, puisqu'elle ne l'a jamais apprise. Cela constitue, dès son enfance, une profonde blessure identitaire (Bourget 2006). À cause de ce manque, opéré par ses parents afin qu'elle puisse mieux s'intégrer au contexte colonial était plongé son pays natal pendant son enfance, elle a l'impression de ne jamais parvenir à saisir une communication efficace avec son père et, conséquemment, avec son héritage arabe (Bourget 2006).

Dans la production de Sebbar, on compte trois ouvrages autobiographiques qui ont pour titre la question linguistique. *Si je parle la langue de ma mère* (1978), *Si je ne parle pas la langue de mon père* (1988) et *Je ne parle pas la langue de mon père* (2003), ont pour sujet les possibilités et les difficultés communicatives dans un complexe contexte historique, linguistique et culturel. La contraposition entre ces titres est un reflet des politiques linguistiques imposé par la France sur l'Algérie (Bourget 2006) et elle souligne comment, encore plus que dans l'expérience de Huston, l'exil vécu par Sebbar est tant géographique que linguistique, puisqu'elle n'a jamais eu la chance de vivre et habiter la langue de son père et, conséquemment, une partie essentielle de son identité (Bourget 2006).

Dans les trois ouvrages mentionnés ci-dessus et dédiées à la centralité de la question linguistique dans son expérience, Sebbar raconte à plusieurs reprises que le premier contact direct, c'est-à-dire pas médié par la présence des adultes de sa famille, qu'elle a eu avec la langue de son père ont été les insultes de nature sexuelle et misogyne qui lui venaient lancés par des garçons arabes tandis qu'elle se promenait pour aller à l'école (Bourget 2006). Il y a donc une double blessure, dont les parties sont en conflit l'une avec l'autre, qui déchire l'écrivaine. D'un côté, ne pas connaître l'Arabe lui éloigne d'une partie fondamentale de son identité, en lui empêchant de se réconcilier avec son passé en

dépassant le stigma imposé par le contexte d'une Algérie colonisée. Et pourtant, l'arabe constitue un élément de son passé qui lui rappelle d'un épisode de harcèlement dont elle a été victime et qui a eu un impact considérable sur sa perception de la langue de son père. Le colonialisme français qui lui a causé de ne pas apprendre l'arabe se heurte avec le patriarcat algérien et l'épisode que Sebbar et ses sœurs ont vécu (Mortimer 2000), en produisant une scission entre l'écrivaine et sa langue 'paternelle'.

Comme dans le cas de Huston, il semblerait qu'une réconciliation avec sa langue d'origine pourrait se traduire dans une réconciliation identitaire. Bien que la production littéraire de Sebbar n'ait jamais subi l'écart entre sa langue d'origine et le français, puisque ce dernier est, après tout, la langue dont elle a grandi, comme on vient de le dire, elle reflète quand même une identité linguistique qui n'est pas univoque. Sebbar ne rejoint pas une réconciliation purement linguistique, puisqu'elle n'écrit jamais, en ne la connaissant pas, dans la langue de son père. Néanmoins, elle parvient à créer un lien entre les deux moitiés de son identité en conservant l'héritage linguistique de sa mère dans la langue de sa production littéraire et, en même temps, en créant une forte connexion avec son héritage arabe à travers les thèmes de ses ouvrages (Bourget 2006).

Dans le cas de Huston, au contraire, on assiste tout au long de sa production littéraire à une progressive réconciliation entre les morceaux de son identité qui se réalise au niveau purement linguistique.

### ***3.4, L'«hétérolinguisme» comme réconciliation identitaire***

On a observé comment l'exil produit, chez Huston, une fragmentation identitaire qui est renforcée par l'emploi d'une langue autre que sa langue maternelle et par la perte de familiarité avec sa langue d'origine. Cela pousse Huston dans une condition existentielle

complexe, que l'écrivaine met en parole et à laquelle elle essaie de donner du sens dans sa production littéraire. Si ni le français ni l'anglais contiennent de façon complète son identité, où est-elle ? Le vrai 'soi' de Nancy Huston, se cache-t-il dans quelle langue ? Pour échapper à ce que Klein-Lataud définit 'un enfer linguistique' (Klein-Lataud 2004 : 45), Huston considère qu'une étape fondamentale est celle de 's'autoriser à laisser revivre sa langue maternelle' (Klein-Lataud 2004 : 45). En effet, l'un des passages les plus radicaux dans la production littéraire de Nancy Huston est marqué par l'abandon de l'emploi exclusif du français en faveur d'un rapprochement à sa langue d'origine.

Après la publication de ses trois premiers ouvrages écrits en langue française, Huston commence à écrire et à publier tous ses romans et une grande partie de ses essais dans les deux langues (Holmes 2010). En 1993, elle publie *Cantique des plaines*, un roman publié parallèlement en français et en anglais, la langue dans laquelle il avait été rédigé initialement. Avec l'écriture de cet ouvrage et à travers un procédé qui a l'apparence d'un événement involontaire plus que comme une décision délibérée (Klein-Lataud 2004), Huston met en œuvre la première retrouvaille littéraire avec sa langue maternelle. En discutant la genèse de *Plain Song/Cantique des plaines*, Huston constate comment '[...] ça m'est venu en anglais. J'entendais la musique de l'anglais. Des cantiques, des chansons de cow-boy, et de travailleurs des chemins de fer. Il fallait que ce soit en anglais' (Huston 1993). La sonorité et la fluidité d'une langue qu'elle croyait partie depuis longtemps lui revient à l'esprit 'naturellement' (Huston 1999 : 51) (Klein-Lataud 2004). Klein-Lataud considère comment, en se réconciliant avec sa langue maternelle, Huston parvient à se rapprocher à ses origines (Klein-Lataud 2004) puisque c'est à travers cette réconciliation linguistique que l'écrivaine découvre une façon d'accepter et de rassembler les fragments de son identité éclatée. L'emploi parallèle des deux langues, en effet, lui

permet d'habiter à la fois les deux moitiés de son identité. Tant l'anglais que le français font partie de son expérience humaine, ainsi que toutes les expériences qu'elle a vécues avant et après son exil et, en opérant une traduction de ses ouvrages entre l'une et l'autre langue, elle parvient à mettre en valeur les deux. La fragmentation identitaire coïncide avec son identité, et de ne pas renoncer ni au français, ni à l'anglais en vertu d'une plus confortable intégrité permet à Huston d'accepter le morcellement du soi et, en même temps, juste en raison de cela, de se découvrir profondément unie et consciente.

L'émergence, à partir de *Plain Song/Cantique des plaines*, d'une œuvre publiée parallèlement en français et en anglais manifeste un équilibre, une réconciliation entre les deux identités linguistiques. Une communication aussi puisque, selon l'auteure, l'écriture d'un même texte met en jeu les deux langues. (Klein-Lataude 2004 : 46)

Si dans chaque langue se cachent des fragments de l'écrivaine, peut-être que c'est en les unifiant, en pratiquant les deux, au moins d'un point de vue littéraire, qu'on peut parvenir à unifier une identité déchirée par l'abandon de son contexte d'origine. 'Qui sommes-nous, alors ? si nous n'avons pas les mêmes pensées, fantasmes, attitudes existentielles, voire opinions, dans une langue et dans une autre ?', c'est cela l'une des questions centrales que Huston se pose dans *Nord perdu* (Huston 1999 : 52). La réponse à cette interrogation semblerait être, lors de l'analyse conduite avec cette dissertation, que l'écrivaine est sa fragmentation. Elle est en même temps tous les fragments incarnés par les contextes, les langues, les mœurs, les rôles qu'elle habite et qu'elle a habité. D'une certaine façon, ses langues se font témoins de sa complexité identitaire et, tout comme l'écriture, elles lui permettent de l'exprimer.

Avec l'introduction de la langue anglaise dans sa production littéraire, on abandonne partiellement l'idée de 'mi-linguisme' et on s'aperçoit d'avoir plutôt affaire avec une dimension d' 'interlangue' (Alonso Juárez 2021 : 392). 'L'interlangue fait référence ici au fait d'écrire deux langues à la fois, comme c'est le cas chez Nancy Huston ou chez

Samuel Beckett, par exemple, où une langue peut se laisser percevoir sous l'autre', explique Alonso Juárez (Alonzo Jurez 2021 : 392). Cela suggère comment, à travers l'emploi parallèle de sa langue maternelle et du français, Huston arrive à faire coexister dans un même contexte littéraire ses deux appartenances linguistiques. La contamination entre l'anglais et le français, comme le témoignent les nombreux gallicismes et anglicismes présentes dans sa prose, est le signe évident que ces langues peuvent œuvrer ensemble pour compléter les lacunes mutuelles et pour créer du sens face au déchirement identitaire de l'écrivaine (Sardin-Damestoy 2007). C'est la conscience des effets du mélange entre l'anglais et le français qui produit dans Huston le désir de créer une langue littéraire qui puisse coller son identité mieux que l'emploi distinct des deux langues. Cette troisième langue, elle explique, correspondrait à une synthèse de sa langue maternelle et de sa langue apprise (El Nossery 2007). Cette dynamique est ce que Grutman définit comme hétérolinguisme, à savoir les instances de plurilinguisme dans le contexte des ouvrages littéraires (Grutman 1997). Entre l'anglais et le français ressort le mélange de différentes langues qui parviennent à faire face aux faiblesses réciproques (El Nossery 2007).

Cet échange entre la langue anglaise et la langue française résulte particulièrement fructueux lors des auto-traductions que Huston réalise de ses propres ouvrages. Dans *Nord perdu*, Huston souligne l'importance de 'ce qui est traduisible' (Huston 1999 : 90). Farkas voit dans cela une caractéristique propre aux écrivains déracinés, pour lesquels la traduction se fait représentation concrète de la médiation entre deux appartenances linguistiques et culturelles (Farkas 2005). Dans les auto-traductions de Huston se cache l'acceptation du fait qu'on ne peut pas établir une parfaite correspondance entre les deux langues. Plus qu'une traduction, en effet, c'est plutôt une adaptation littéraire que l'écrivaine produit en opérant le passage entre la langue française et la langue anglaise, et inversement (Alonso

Juárez 2021). L'espace qui sépare les deux langues, dans l'expérience de Huston, se fait donc emblème de sa fragmentation identitaire et il constitue ce qui est destiné à se traduire dans une troisième langue qui 'rendrait l'étranger familial et le familier étranger' (El Nossery 2007 : 391). Le bilinguisme acquiert, dans la perception de Huston, une signification particulière. Il ne correspond pas à une parfaite maîtrise des deux langues, mais plutôt à la coexistence de ces deux langues 'imparfaites' (Klein-Lataud 1996). El Nossery remarque comment, dans le contexte d'une auto-traduction, 'les deux textes s'éclairent mutuellement' (El Nossery 2007 : 395). C'est dans cela, dans l'effilochage des confins de ces deux appartenances linguistiques et dans l'acceptation de la coexistence et de la légitimité de l'une comme de l'autre, qu'apparaît le nœud central de cette dissertation.

L'élaboration de la fragmentation identitaire produite par l'exil semblerait, en effet, avoir comme résultat la prise de conscience que, afin que ce morcellement puisse se réconcilier, il faut que tous les fragments qui le constituent opèrent ensemble. Il est essentiel qu'ils soient tous pris en considération et mis en valeur pour que l'on puisse recoller les morceaux d'une identité fragmentée. Le processus qui conduit à cette conclusion est, comme on l'a vu, riche de complexités et de remises en question et il n'est possible que par l'intime et très vaste élaboration conduite par Huston dans l'analyse de sa condition d'exilée et de sa fragmentation. En observant l'œuvre de l'écrivaine d'un point de vue linguistique on passe du refus du bilinguisme en tant que condition de parfaite maîtrise de deux langues supposément rejointe par les déracinés, à la formulation du concept de 'milinguisme', qui reflète le chevauchement de la perte de familiarité avec sa langue d'origine et la jamais complète connaissance de la langue apprise. On finit par s'apercevoir de la possibilité des différentes connaissances linguistiques parfois incomplètes de s'intégrer et de s'expliquer l'une l'autre, en coexistant dans les textes littéraires, à travers ce qu'on

appelle 'hétérolinguisme'. De la même façon, une identité déchirée d'exilée, qui n'est, dans le cas de Huston, ni tout à fait anglaise, ni complètement française et qui craigne et en même temps recherche la perte d'une intégrité identitaire, peut se résoudre grâce à la réconciliation et à la coexistence de tous les fragments qui constituent le 'moi'. 'Une identité monolithique ou indivise empêcherait [à Huston] de vivre et de créer, tandis que la division, soit donnée, soit élue, lui est littéralement vitale en tant qu'être créatif.' (Dvorak et Kustas 2004). On découvre, par fin, cachée dans une condition existentielle apparemment tragique, une profonde richesse.

### ***CONCLUSIONS***

Au fur et à mesure qu'on se fraye un chemin dans le thème de l'exil et de la condition des exilés, on comprend qu'une résolution à la fragmentation identitaire produite par le déracinement de son contexte de province est, enfin, possible. Dans la pratique d'une langue et d'une littérature qui contiennent en soi les différentes appartenances identitaires des exilés se révèle la possibilité d'accepter la fragmentation du sujet en tant que richesse et véritable identité de l'individu. Dans un difficile choix existentiel, au bout des voyages d'allées qui plongent les déracinés dans l'inconnu et le nouveau et ceux de rentrée qui montrent une réalité qui n'est plus, désormais, familière et proche, il y a quand même l'espace pour un élan de renouvellement et de profonde découverte individuelle. Dans l'attachement aux souvenirs d'enfance qui s'érigent à mur de défense de son centre identitaire original et dans l'acceptation qu'on va se construire une réalité nouvelle qui ne sera pas capable d'être pleinement consciente de la vraie nature de ce centre, il y a la possibilité, souvent par l'entremise de la littérature, de mettre en lumière les aspérités de sa condition existentielle et de créer un espace nouveau où on puisse habiter avec l'aise

qu'on n'arrive plus à retrouver dans une quotidienneté morcelée entre différentes appartenances géographiques, culturelles, sociales et linguistiques. Et pourtant il y a une question qui demeure dans le développement de l'analyse de la fragmentation vécue par les exilés, et qui a le potentiel de se faire sujet central pour une nouvelle, plus vaste analyse.

La prise de conscience du fait qu'il est possible de faire face à la fragmentation identitaire qui s'accompagne à l'exil est, en effet, le résultat, comme on le voit soit dans l'expérience de Huston que dans celle de Sebbar, d'une longue et complexe analyse de sa condition, opérée à travers des années intenses d'élaboration, de mise en littérature de ses expériences et réflexions et d'échanges avec d'autres exilés. Avec le déracinement de son pays d'origine, le sens de son identité se fait, peut être avec plus d'intensité que jamais, présence notable et encombrante qui prétend être définie, comprise et expliquée aux autres. C'est un commencer à vivre à nouveau en connaissant ce que l'on est, en ne sachant pas ce que l'on deviendra et en étant, souvent, presque absolument sûre qu'il sera impossible de faire retour à ce que l'on était avant de partir.

Et donc, s'il s'agit d'un choix tellement complexe, pourquoi est-ce qu'on décide de partir en exil et, très souvent, d'y demeurer ? C'est quoi qui amène les exilés à se dégager d'une familiarité totalisante pour se délivrer à l'inconnu d'une identité divisée entre différents mondes, appartenances culturelles et linguistiques, réseaux des liens d'affection et des connaissances ? On a vu comment c'est souvent l'appel du nouveau et d'un renouvellement existentiel qui pousse les exilés à se faire tels. Et bien, peut être qu'une raison encore plus profonde que cela se cache justement dans la fragmentation identitaire produite, où alors rendue manifeste, par l'exil. En se retrouvant à devoir faire face, presque forcément, à un déchirement identitaire visible et douloureux et en n'ayant,

parfois, des moyens plus efficaces de l'élaborer que l'écriture et une langue à la frontière des plusieurs identités linguistiques dont on dispose, on découvre une identité qui était morcelée bien avant le choix de partir en exil. L'exil, en face de tous les essais et les romances, les lettres et les dissertations qu'on peut écrire à ses égards, se révèle comme une façon de faire éclater les fissures qui existaient déjà sur la surface de l'identité, en produisant ainsi des fragments qui puissent être réassemblés et rangés à travers une élaboration que, tant que nécessaire, n'aurait pas trouvé occasion de se manifester sinon par un changement si radical. Dans le cas des écrivains, l'exil appelle l'art pour qu'elle puisse contribuer à reconnaître des nœuds qui, peut-être, attendaient depuis longtemps d'être dénoués.

De cette façon, les ouvrages produits par les déracinés à travers cette élaboration portent des traces visibles du parcours de la rupture et la découverte individuelle vécues par les écrivains déracinés, du mélange de contextes différents et de l'acceptation d'un nécessaire compromis entre les différentes parties qui constituent le sujet. En se dégageant des limites identitaires dictées par son contexte d'origine et en choisissant, de manière plus ou moins consciente, quels aspects du contexte d'accueil on veut intérioriser ou, au contraire, rejeter, les exilés parvient à construire une identité individuelle sûrement beaucoup plus libre et authentique, parfois, que celle des gens qui, peut-être, ne se sont jamais interrogés sur ce qu'ils auraient pu devenir s'ils n'avaient pas choisi de demeurer dans le contexte qui leur a donné naissance. Ce qui résulte de cela est une littérature dont on peut observer une profondeur particulière, dictée par la nécessité d'élaboration de sa condition dont on a longuement discuté au long de cette dissertation. La rupture causée par l'exil et anticipé par les traces d'une fragmentation précédent au déplacement brise la rigidité d'une identité encadrée dans les limites culturelles, linguistiques et sociales d'un

seul contexte de référence et elle permet le flot naturel de différentes suggestions, idées, moyens d'expressions. Cela fait en sorte que les nuances identitaires des écrivains déracinés se traduisent dans une production également nuancée, également riche.

La fragmentation identitaire qui éclate lors de l'exil, et que la littérature et l'emploi d'une 'interlangue' contribuent à apaiser et à éclaircir, s'avère donc nécessaire pour que les déracinés puissent jeter de la lumière sur la nature de leur identité et de leur essence, puisqu'elle manifeste un besoin existentiel qui, souvent, plonge ses racines avant la décision conscient d'abandonner son contexte d'origine. Cela donne naissance à une littérature libre des rigidités imposées par l'influence d'un seul milieu d'appartenance et à des ouvrages littéraires qui donnent voix à une pluralité d'égards et d'expériences. Sous cet éclairage, la fragmentation vécue par les exilés n'apparaît pas comme une condamnation qui leur empêche le privilège d'une souhaitable intégrité identitaire, mais, au contraire, elle se teint des semblances d'une multiplicité d'où puisse s'épanouir leur 'soi' le plus nuancée et authentique, et une littérature qui se fait porteuse et témoin d'une telle richesse.

## **BIBLIOGRAPHIE**

ALONSO JUAREZ, J. C. 2021. Nord Perdu : témoignage de la surconscience linguistique et de l'étrangéité chez Nancy Huston. Dans : *Cédille*, 19(1) : 385-409

BARTHES, R. 1953. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Éditions du Seuil

BESSY, M. 2008. *Vassilis Alexakis : Exorciser l'exil. Déplacements autofictionnels, linguistiques et spatiaux*. Thèse doctorale. URL : [https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool\\_dissertations/3456/](https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_dissertations/3456/)

BIANCIOTTI, H. « Le voyageur du bout des songes ». *Le monde des livres*. 24 avril, 2001. Dans : KLEIN-LATAUD, C. 2004. Langue et lieu de l'écriture. Dans : *Vision-Division*, édité par Dvorak, M. et Kustas, J. Ottawa : University of Ottawa Press, 2004.

BOURGET, C. 2006. Language, Filiation, and Affiliation in Leïla Sebbar's Autobiographical Narratives. Dans : *Research in African Literatures* 37(4) : 121–35.

CHEMIN, A. « Cent millions de femmes quittent chaque année leur pays d'origine, selon l'ONU ». *Le Monde*. 8 septembre, 2006.

DAY, L. 2007. Trauma and the bilingual subject in Nancy Huston's *L'empreinte de l'ange*. Dans : *Dalhousie French Studies*, 81(1) : 95-108.

DVORAK, M-, KUSTAS, J. 2004. *Vision, division : l'œuvre de Nancy Huston*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.

EAKIN, P. J. 1985. *Fictions in Autobiography: Studies in the Art of Self-Invention*. Princeton : Princeton University Press

EL NOSSERY, N. 2007. L'étrangeté rassurante de la bi-langue chez Abdelkébir Khatibi et Nancy Huston. Dans : *Contemporary French and Francophone Studies*, 11(3) : 389-397

FARKAS, J. 2005. L'écrivain désorienté ou les aspects de l'estitude (Dumitru Tsepeneag, Nancy Huston, Katalin Molnár. Dans : *Nouvelles Études Francophones* 20(1) : 35-46.

GARY, R. 1965. *Pour Sganarelle*. Paris : Gallimard

GRUTMAN, R. 1997. *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois*. Québec : Fides – CÉTUQ.

HOLMES, D. 2010. No common places: exile as loss and gain in the work of Nancy Huston and other writers from elsewhere. Dans : *Women and Space*. 93 : 33-42.

HUSTON, N. 1993. *Cantique des plaines*. Arles : Actes Sud

HUSTON, N. 1995. *Désirs et réalités*. Paris : Babel.

- HUSTON, N. SEBBAR, L. 1986. *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil*. Paris : Barrault
- HUSTON, N., SEBBAR, L. 1996. *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*. Paris : Barrault. Dans : HOLMES, D. 2010. No common places: exile as loss and gain in the work of Nancy Huston and other writers from elsewhere. Dans : *Women and Space*. 93 : 33-42.
- HUSTON, N. 1999. *Nord Perdu*. Arles : Actes Sud.
- HUSTON, N. 2005. *Instruments des ténèbres*. Arles : Actes Sud.
- HUSTON, N. 2006. *Trois fois septembre*. Arles : Actes Sud
- HUSTON, N. 2008. *L'espèce fabulatrice*. Arles : Actes Sud
- KLEIN-LATAUD, C. 1996. Les Voix Parallèles de Nancy Huston. Dans : *Études sur le Texte et ses Transformations*, 9(1) : 211-231.
- KLEIN-LATAUD, C. 2004. Langue et lieu de l'écriture. Dans : *Vision-Division*, édité par Dvorak. M. et Kustas, J. Ottawa : University of Ottawa Press, 2004.
- LE GOFF, J. 1988. *Histoire et mémoire*. Paris : Gallimard
- MASSONI DA ROCHA, V. 2013. Les enjeux de la mémoire du pays natal chez Nancy Huston. Dans : *Études Canadiennes*, 74 : 51-58.
- MORTIMER, M. 2000. *Introduction. Silence on the Shores, by Leila Sebbar*. Trans. M. Mortimer. Lincoln : University of Nebraska
- PROULX, P. J. 2000. Writing Home: Explorations of Exile and Cultural Hybridity in the Correspondence of Nancy Huston and Leila Sebbar. Dans : *L'Épistolaire*, 40(4) : 80-88.
- RICOEUR, P. 2000. *La mémoire, l'histoire et l'oubli*. Paris : Seuil. Dans : MASSONI DA ROCHA, V. 2013. Les enjeux de la mémoire du pays natal chez Nancy Huston. Dans : *Études Canadiennes*, 74 : 51-58.
- SARDIN-DAMESTOY, P. 2007. *Samuel Beckett / Nancy Huston ou le bilinguisme de malentendus en contrefaçons : deux expériences similaires ?* Dans : GASQUET, A., SUAREZ, M. 2004. Écrivains multilingues et écritures métisses. L'hospitalité des langues., Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal.
- SEBBAR, L. 1978. Si je parle la langue de ma mère. Dans : *Les Temps modernes*. 379 : 1179-88.
- SEBBAR, L. 1982. *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*. Paris : Stock.
- SEBBAR, L. 1988. *Si je ne parle pas la langue de mon père. Voies de pères, voix de filles*. Paris : Maren

SEBBAR, L. 2003. *Je ne parle pas la langue de mon père*. Paris : Julliard.

SING, P. 2004. *Stratégies de spatialisation et effets d'identification ou de distanciation dans Cantique des plaines* Dans : DVORAK, M, ET KUSTAS, J. 2004. *Vision, division : l'œuvre de Nancy Huston*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.

WOOLF, V. 2004. *A Room of One's Own*. Harlow, England : Penguin Books.

## **RÉSUMÉ EN ITALIEN**

L'obiettivo di questo studio è produrre un'analisi sul tema della frammentazione identitaria sperimentata da coloro che hanno scelto di abbandonare la loro terra natale per mettere radici in una realtà diversa da quella di origine. Prendendo in considerazione la produzione letteraria di Nancy Huston e di Leïla Sebbar, e in particolare il saggio autobiografico *Nord perdu* e la raccolta epistolare *Lettres parisiennes: autopsie de l'exil*, verranno in primo luogo descritti la condizione vissuta dagli esiliati e i vantaggi e le complessità di una vita trascorsa al confine tra diversi contesti geografici, sociali e culturali.

Per quanto l'abbandono del proprio paese d'origine sia spesso in grado di soddisfare una necessità di rinnovamento e riscoperta individuale attraverso la separazione da un contesto noto e familiare, è allo stesso modo foriero di un senso di tradimento rispetto al paese che si è abbandonato e di perdita di un'immagine chiara e univoca della propria identità. L'esilio crea una situazione ambigua nella quale gli 'sradicati' si trovano, al tempo stesso, a non essere mai pienamente integrati alla nuova patria di appartenenza e a perdere una piena familiarità con il contesto da cui provengono, a causa delle esperienze vissute altrove che li distanziano dall'esperienza condivisa di chi ha scelto di rimanervi.

In seguito, verrà preso in considerazione il ruolo giocato dalla scrittura, in particolare dalla scrittura del sé, nel processo di elaborazione dell'identità degli autori e il modo attraverso cui la letteratura è in grado di contribuire a spiegarla o, al contrario, a renderla ancora più complessa. La scrittura di opere di finzione può permettere di accedere ad un terzo spazio immaginato e creato su carta che possa corrispondere ad un luogo terzo rispetto al paese di provenienza e al nuovo contesto di adozione e che, nella sua neutralità, costituisca una dimensione di agio per gli autori esiliati. Allo stesso modo, la

scrittura autobiografica è in grado di permettere loro di esprimere il ventaglio delle proprie sfumature identitarie, concedendo l'espressione della loro frammentazione, spesso negata dall'esperienza della quotidianità. Tuttavia, il genere autobiografico corre spesso il rischio di dare luogo ad un tradimento rispetto alla verità della vita vissuta e poi raccontata, poiché è impossibile, per gli autori, accedere ad una realtà oggettiva che sia del tutto intoccata dalle rielaborazioni svolte a posteriori sul proprio passato.

Infine, ci si soffermerà sulla questione linguistica e sugli effetti, nel caso della scrittura di autori 'sradicati', dell'uso di una lingua letteraria diversa rispetto a quella di origine nel contesto dell'espressione della propria frammentazione identitaria. L'utilizzo di una lingua nuova, per la mancanza della totale familiarità che si instaura tra un parlante natio e la sua lingua madre, è in grado di permettere agli autori in esilio di esprimere con maggiore libertà espressiva e contenutistica concetti che, altrimenti, risulterebbe per loro più complesso riuscire a mettere in parole. La distanza dalla propria lingua d'origine operata anche nel contesto letterario, però, si traduce spesso, nell'esperienza di questi autori, in una parziale perdita di familiarità con la propria lingua d'origine. Da una situazione di apparente bilinguismo, gli 'sradicati' si trovano in questo modo a doversi confrontare con la mai completa padronanza di nessuna delle lingue parlate. È proprio da questa dinamica che, con lo scopo di fare sì che riescano l'una a colmare le lacune e i vuoti lasciati dall'altra, si origina l'utilizzo complementare della lingua madre e della lingua d'adozione.

Appare dunque chiaro come stia proprio nella cooperazione di frammenti identitari apparentemente in contraddizione gli uni con gli altri che si cela la possibilità di sciogliere i nodi di una condizione identitaria complessa e, in una prima analisi, drammaticamente disunita. La frammentazione individuale di cui fanno esperienza gli esiliati, e che si può supporre affondi le sue radici in un bisogno e in una ricerca esistenziale precedenti

alla scelta consapevole di abbandonare il proprio paese d'origine, permette loro di fare esperienza di una gamma di sfumature della propria individualità, prodotta o esacerbata dall'esilio, che reca in sé una profonda ricchezza e di cui lascia le tracce nella letteratura che in essa trova le sue origini.